

IL Y A 60 ANS

L'entrée des Bourbakis.

Un ami de la Feuille nous communique l'intéressant document qui suit, concernant l'entrée des débris de l'armée de l'Est en Suisse. Ecrite le dimanche qui suivit leur arrivée, ces lignes sont un reflet bien exact de la situation telle qu'elle se présentait durant ces jours d'angoisse et d'incertitude.

Dimanche après-midi.

Cher frère,

Nous avons reçu ce matin ton envoi et lettre, par où tu dis que tu es étonné de ne pas avoir reçu de lettre; tu en serais moins étonné, si tu avais été témoin de tout ce que nous avons vu et la position où nous nous sommes trouvés depuis mardi matin. C'est fort difficile d'écrire et de te donner quelques détails; il faudrait des volumes, enfin, comme je vois que les journaux sont assez peu renseignés, je m'en vais essayer de te donner une idée de ce qui s'est passé.

Déjà lundi soir, il est arrivé au Sentier et au Lieu une douzaine de militaires français, je crois des individus sortant des ambulances, ainsi qu'une masse de bagages et individus, femmes et enfants, qui fuyaient devant les Prussiens, à Morez et à Mouthe, mais ils ne savaient rien d'autre. Le mardi matin, par les 8 heures, on a commencé à voir déboucher par les Mines, derrière Tivoli, une vingtaine de cavaliers et quelque cent fantassins. Tu peux penser si nous étions

déjà peu rassurés, mais quand ils nous ont dit, nous sommes le 24^{me} corps d'armée, — général Crémier — composé de 10 à 12000 hommes qui devront tous passer par là. En vérité, j'ai été et tout le monde angoissé au suprême degré, mais il n'y avait pas à réfléchir, il fallait bouger. Quelques minutes d'intervalle entre ces premiers et, à 8 h. 30, a commencé une colonne qui a duré sans aucune interruption jusqu'à 10 heures du soir.

Pour commencer, c'était les mulets d'artillerie de campagne avec artilleurs; ils avaient essayé de monter leurs pièces, mais avaient dû les laisser à deux kilomètres de Chaux-Neuve; ils avaient alors dételé et sauvé l'attelage, mais, mon Dieu, quels attelages! Des mulets pelés, minés et mourant de faim, mais ils montaient quand même. Ensuite sont venus les fantassins, pauvres gens, arrachés de chez eux (peu d'anciennes milices, quelques soldats rappelés), qu'on avait fait marcher pendant quatre semaines depuis Belfort, toujours fuyant et éreintés, chargés d'armes et de munitions. Ils s'accordaient tous à dire qu'ils auraient battus les Prussiens, mais que quand ils avaient une bonne position, au lieu de les y laisser et d'avancer, on les faisaient battre en retraite et canarder par derrière; ils croyent que c'était à dessein, afin de les détruire; c'est le sentiment de tous ceux à qui j'ai causé (des centaines). Revenons à nous. Il était arrivé un bataillon vaudois pour garder la frontière. Un poste de 20 ou 30 hommes était à peine établi à Tivoli quand la colonne a débouché, et il fallait désarmer tout ce monde (ce n'était pas difficile) ils se sont placés au-dessus de la croisée des chemins qui montent vers Tivoli, et, chaque Français, en passant, lançait son fusil, cartouchière, sabre et autres, sur notre champ. Quand tout a eu passé, il y avait un monceau de fusils qui tenait depuis devant chez Monsieur Daniel, jusqu'à la route, et une étendue de fourniment que celui qui n'a pas vu, ne peut pas se rendre compte. Une fois désarmés, on a lancé la colonne en bas les Mines par le Crêt de la Vuarraz, sur le Sentier et du Sentier à l'Abbaye et Vaulion. Malgré cela, tout est rempli: maisons, église, écoles, je ne peux mieux te dire, que c'étaient les sauterelles d'Egypte. Quand toute la Vallée a été pleine, ils sont venus dire

vers Tivoli de ne plus en envoyer en bas et de détourner le torrent sur le Solliat, qui était déjà plein. Alors ce fût une bagarre d'affamés, de malades, de gelés. C'était les plus malheureux. Toutes les maisons se sont regorgées et c'était 10 heures du soir, par bonheur, quand le débordement a arrêté et je ne sais ce qui serait arrivé si cela avait continué.

Dès le début tout le Solliat a porté des vivres, soupe, pain, enfin tout ce qu'il y avait dans les maisons au bord de la pièce et devant Tivoli. Mais c'était un verre d'eau au lac, nous sommes courus partout au pain, mais c'était impossible d'en plus trouver. La plus grande partie mourait de faim et n'avait pas vu de pain depuis nombre de jours et toujours couché en plein air. Ainsi ils n'étaient pas difficiles; les planches nues étaient un lit apprécié. Ils n'ont fait aucune méchanceté, doux comme des agneaux et trop heureux d'être en Suisse, mais par contre des bestiaux auraient eu plus de propreté et plus de pudeur qu'ils n'en ont montré. Les immondices sont réparties dans tous les locaux qu'ils ont occupés, que ce soit chambre ou cuisine, c'est pourquoi, lors même qu'ils sont partis, il nous reste encore assez de besogne. Je pense que ces pauvres gens sont dénaturés par la souffrance morale et physique et qu'ils ne sont pas responsables d'actes aussi dégradants.

Le lendemain jeudi (c'est le mercredi que le gros est arrivé) la nuée recommençait et, bien avant qu'on eu pu se débarrasser un nouveau convoi arrivait, mais par bonheur, ce n'était que trois ou quatre cents, qui le soir, n'en pouvant plus, avaient bivouaqué sur le Chalet Brûlé, et nous avons de nouveau fait ce que nous avons pu, pour les soulager.

Pendant l'après-midi, des traîneaux du Cernoy, Laintelet et Chaux-Neuve ont amené les canons démontés; mais le plus gros est tombé entre les mains des Prussiens à Chaux-Neuve. Tout cela est resté sur notre champ les jours suivants. On a emmené ces armes, toutes nos voitures ont été requises, ils les ont mises aux remises communales et à l'entrée de l'église, les sabres et les cartouchières sont encore en grande partie sur le terrain et dans un bel état! Il en est descendu environ 800 par le chemin Chez les Pignet et il en passait autant qu'au Solliat par les Charbonnières et le Pont. N'étant pas encore ressorti de la maison je ne sais rien de sûr, mais dans tous les cas, le *Journal de Genève*, qui parle de 5000 est bien mal renseigné. 20,000 serait mieux dire. Et conter toutes les impressions qui m'ont passé par la tête serait bien long, mais celle qui domine c'est : *pauvre France!*

J'ai questionné ces malheureux et n'ai

J'ai questionné ces malheureux et par là eux, bien des affamés, mais *aucun* ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il désire et, le plus affreux de tout, c'est qu'ils en rient, tout en convenant qu'ils s'attendent à une guerre civile sitôt qu'il s'agira de consolider les débris de ce qu'on appelait, il y a sept mois, la Grande Nation. Une autre impression c'est que tant malheureuses et tant affamées que fussent ces troupes, si elles avaient été conduites dignement en temps et lieu, les Prussiens étaient perdus. Je n'ai jamais vu militaires mieux armés et chargés de munitions comme ils l'étaient. Il paraît que les populations françaises ne les recevaient pas du tout, ne leur aidaient pas, vendant à des prix fous tout ce qu'on voulait bien leur céder. Enfin ils étaient stupéfaits de l'accueil Suisse, et pourtant ce n'était que de la charité à des malheureux. L'esprit public, l'esprit de solidarité, d'aide mutuelle, de patriotisme est complètement tué, à supposer qu'il n'ait jamais existé dans ce malheureux pays. Ces pauvres diables jetaient leurs armes en plaisantant, une femme seule aurait suffi pour désarmer tout ce monde. Seuls quelques officiers pleuraient en embrassant leur épée.

Pendant que je t'écris, 4 miliciens dinent, 2 Vaudois qui s'en vont et 2 Thurgoviens qui les remplacent. A part l'angoisse de ce jour et la peine, j'avais ma femme au lit à deux jours de ses couches, mais Dieu n'envoie jamais plus que nous ne pouvons supporter. Elle est bien et encore quelques jours, elle pourra reprendre son train. Mais si comme le disaient les Français en arrivant — ils s'attendent à voir les Prussiens les poursuivre en Suisse — que serions nous devenus, et il n'y aurait rien eu d'impossible. Les Départements du Doubs et Jura ne sont pas encore compris dans l'armistice. Voilà quelques idées, dommage que pendant qu'on a la mémoire fraîche, on ne puisse pas causer ensemble, ce qui pourrait pourtant se graver pour longtemps. Tu auras de peine à lire, car les idées se précipitent et la main ne répond pas.

J'espère que la paix viendra mettre un terme à toutes ces appréhensions et que chacun pourra se reconnaître.

Adieux, ton frère A.

